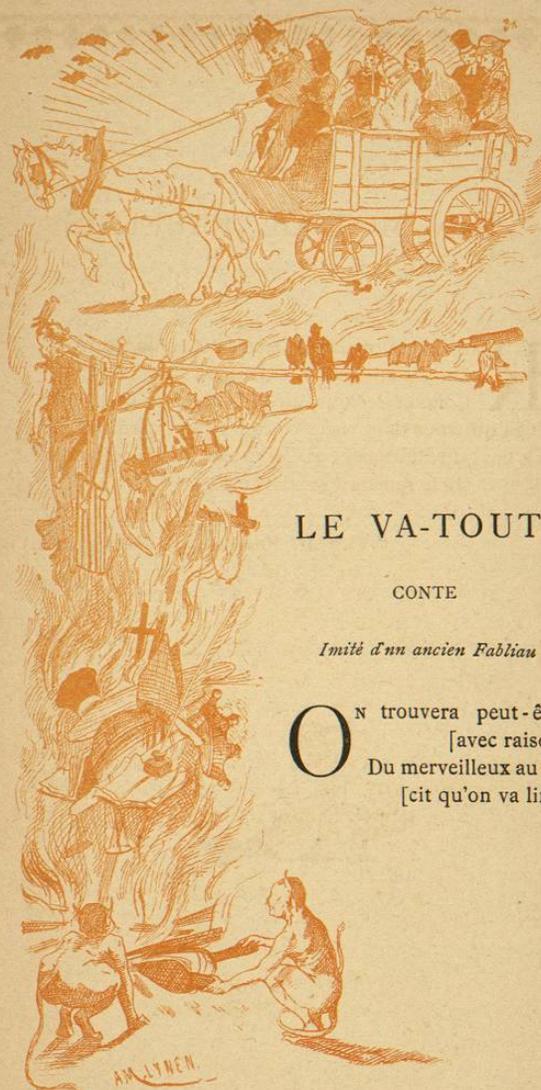




BON MOT DE RABELAIS

RABELAIS se mouroit. Dans cette conjoncture,
Un Vicaire ignorant vient le communier.
Connoissez-vous, dit-il, l'auteur de la nature,
Dieu qui vous rend visite en ce moment dernier?
Eh oui ! dit Rabelais, oui, Monsieur l'aumônier,
Je le remets à sa monture.

(Par M. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.)



LE VA-TOUT,

CONTE

Imité d'un ancien Fabliau

ON trouvera peut-être
[avec raison,
Du merveilleux au ré-
[cit qu'on va lire :

Mais j'écris ce qu'un autre avant moi sut écrire;
 Et je n'y mets que la façon.
 Je crois, Messieurs, et vous devez tous croire
 Aux saints Apôtres, au Démon :
 Mais oserois-je ici répondre de l'histoire
 De mon Ménétrier ? Franchement je dis non :
 Sans rien garantir, je vous donne
 Tous ces graves détails tels que je les reçus :
 Pareil aveu ne peut tromper personne :
 Car qui dit, je mens, ne ment plus.
 Dans une ville de Provence
 Vivoit jadis certain Ménétrier,
 Le meilleur fils du monde, ami sans défiance,
 Point querelleur, point tracassier ;
 Qui détestant le nom de tyran, de victime,
 De fâcher un enfant se seroit fait un crime.
 Du reste il sembloit glorieux
 De son insouciance extrême ;
 Ses affaires alloient comme il plaisoit aux Dieux ;
 Il aimoit toujours beaucoup mieux
 Les laisser aller mal, que les faire lui-même
 Buvant, jouant et les jours et les nuits,
 (Quand il ne pouvoit faire pis)
 Brelans et cabarets logeoient le personnage :
 Gagnoit-il quelque argent, c'est là qu'il le portoit ;
 Si pas un sou ne lui restoit,
 Son violon y demeuroit gagé.
 Aussi vous l'auriez vu toujours déguenillé,
 Des saisons affrontant l'injure,
 Nuds pieds, n'ayant au moins que ses bas pour chaussure,
 Et toujours pour l'hiver fraîchement habillé.
 Cependant sa gaieté se montrait des plus franches,
 Toujours léger, toujours badin,
 Se faisant un chapel avec de jeunes branches
 De myrte ou de rosier, riant soir et matin,
 Ne demandant à Dieu que de mettre à la fin,

Toute la semaine en dimanches.
 Or il mourut. Un Diable et jeune et peu malin
 Qui depuis près d'un mois couroit en vain le monde
 Pour rencontrer quelqu'ame en son chemin,
 Tandis qu'il expiroit, faisant par là sa ronde,
 Le chargea sur son dos, et fier de son butin,
 Dans les enfers il l'emporta soudain.

C'étoit l'heure où, dit-on, revenus de la chasse
 Les démons rentroient aux Enfers,
 Et selon leur gibier divers,
 Faisoient gaie ou triste grimace
 Pour les voir arriver, leur Prince ténébreux,
 Lucifer, sur son trône, en rugissant de joie,
 S'étoit assis : et chacun d'eux
 A ses pieds en entrant venoit jeter sa proie.
 L'un apporte un bigot des vivans révééré ;
 L'autre un héros chargé des lauriers de la guerre,
 Une vieille coquette ; un auteur expiré
 Au bruit des sifflets du parterre :
 Des Chanoines morts de santé,
 Un Prélat mort de volupté ;
 Tant d'autres étonnés qu'aux enfers on les livre,
 Tous morts au même instant qu'ils ne songeoient qu'à
 Devant lui tour à tour le Monarque infernal, [vivre.
 Afin d'examiner la bande prisonniere,
 Les appeloit ; puis d'un signal
 Les faisoit tous jeter sur sa chaudiere.
 Quand l'heure fut passée : « Eh bien, dit Lucifer ;
 » Secouant sa fourche de fer,
 » Êtes-vous tous rentrés ? — Non, Sire,
 » Lui répondit un diable en train de rire,
 » Il manque encore un pauvre diabolotin
 » Bien neuf, bien idiot, innocente péclore,
 » Qui depuis près d'un mois fait sa tournée en vain ;

» Il ne se montre plus, il a honte à la fin
 » De revenir la griffe vuide encore. »
 A peine il a fini, que d'un air cavalier
 Le jeune diable arrive à l'infemale porte
 Chargé de son Ménétrier,
 Qu'aux pieds de son monarque humblement il apporte.
 « Viens, approche, dit au Chanteur
 » Le grand Roi Lucifer. Parle, qu'es-tu? Voleur?
 » Espion? Procureur? » — « Non, Sire.
 » J'ai d'un Ménétrier fort bien fait le devoir;
 » Et sans vanité je peux dire
 » Que je savois là-haut tout ce qu'on peut savoir.
 » Mais malgré ma science infuse,
 » J'eus bien du mal. Enfin, puisque dès ce moment
 » Vous daignez me donner *gratis* le logement,
 » Je chanterai si cela vous amuse. »
 « Oui, corbleu, des chansons : c'est fort bien s'aviser !
 » Me fredonner quelque fragment lyrique !
 » C'est bien là vraiment la musique
 » Qu'il faut ici pour m'amuser !
 » Sache à quel soin je veux que ton savoir s'applique :
 » Tu vois cette chaudière-là :
 » Il faut nud comme te voilà,
 » Il faut la chauffer à toute heure.
 » Oui, tel est le vouloir de ton Roi Lucifer,
 » Feu, grand feu, qui jamais ne meure.
 » C'est toujours chez moi feu d'Enfer. »
 « Volontiers je le ferai, Sire,
 » Dit le Ménétrier, allons, quoi qu'il en soit ;
 » Désormais au moins je peux dire,
 » Que je suis à l'abri du froid. »
 « A ces mots oubliant sa liberté première,
 Il se rend à son poste ; et sans se détourner,
 Il sut d'abord si bien se gouverner
 Que pas d'un seul instant d'une semaine entière,
 L'eau de l'infemale chaudière

N'avoit cessé de bouillonner.
 Mais Lucifer un jour s'étant mis dans la tête,
 D'aller faire lui-même avec tous ses suppôts,
 De nouveaux prisonniers pour honorer sa fête,
 A son chauffeur en chef il adresse ces mots ;
 « Je pars ; c'est toi seul que regarde
 » Le soin de mes captifs confiés à ta foi.
 » Tu m'en réponds ; et prens y garde,
 » S'il en manquoit un seul à mon retour ! » « Grand Roi !
 » Vous pouvez sans danger vous confier à moi.
 » Toutes vos loix ici seront exécutées,
 » Vous trouverez bien et dument
 » Toutes vos ames bouillantes,
 » Sans qu'une seule y manque ; et j'en fais le serment. »
 « Songes-y bien ; sinon tu peux bien te résoudre
 » A te voir dépecer vivant par mes bourreaux,
 » Puis d'un magique fil on saura te recoudre
 » Pour être remis en lambeaux ».

C'est là ce qu'attendoit saint Pierre.
 Du haut des cieus il venoit d'écouter
 Les projets que tramoit l'enfer contre la terre,
 Et son œil épioit l'instant d'en profiter.
 Dès qu'il vit les Démons, pour chercher leur pâture,
 Quitter leur gouffre souterrain,
 Lui-même déguisant sa taille et sa figure,
 Aux Enfers descendit soudain.
 Il avoit eu grand soin, comme vous pouvez croire,
 De mettre ses clefs à l'écart ;
 Sur sa barbe argentée et tombant au hasard,
 Il en avoit mis une et touffue et bien noire,
 Qu'il avoit tressée avec art.
 Le Saint sous ce costume, avec un air affable,
 Aborda le Ménétrier
 Et le saluant le premier ;

- « L'ami, dit-il, tu me parois bon Diable.
 » Nous pourrions à nous deux sans trop te détourner,
 » Faire une partie agréable :
 » Tiens, voilà des dez, une table,
 » Et de bon argent à gagner. »
 Tout en parlant il tenoit étalée
 Une bourse bien longue et surtout bien gonflée
 « Hélas ! c'est bien en vain que vous venez ici
 » Me tenter avec cette bourse, »
 Dit le Ménétrier ; « car je suis, Dieu merci,
 » Sans un denier, sans la moindre ressource : »
 « Eh bien, mets pour enjeu (s'il ne te reste rien)
 » De ces ames qui sont ta proie ;
 » C'est peu pour toi ; moi, je veux bien
 » Me contenter avec cette monnoie.
 » Tu ne crains pas, je crois, d'en manquer de sitôt ;
 » Car il en vient tant de la haut ! »
 « Des ames ! ah, tudieu ! je sais trop de quel style,
 » Monseigneur m'a dicté sa loi,
 » Tout en s'en allant... Donnez-moi
 » Quelqu'autre expédient moins risqué, plus facile,
 » Pour celui-ci, Serviteur. » — « Imbécile !
 » Comment veux-tu qu'il puisse le savoir ?
 » Des ames en ce lieu la denrée est commune.
 » Sur tant de millions, crois-tu, s'il en manque une,
 » Trois, six, que Lucifer va s'en apercevoir !
 » Tiens, vois cette bourse, elle est mienne ;
 » Pièces neuves y sont dedans ;
 » Quelques bons dez peuvent en peu de tems.
 » Les faire passer dans la tienne.
 » Profite du moment, tandis que me voilà,
 » Allons, je mets au jeu vingt sous, toi, mets une ame »

Le malheureux frémit à ce spectacle-là ;
 Sa vieille ardeur pour le jeu se renflamme.

Les dez sont étalés ; et ce n'est pas en vain ;
 Son œil les touche, les dévore ;
 Il se rapproche, il les prend dans sa main,
 Les laisse aller, pour les reprendre encore.
 Il faut qu'il joue enfin. Mais pour hasarder peu,
 Il ne jouera qu'une ame à la fois. « Va pour une,
 » Répond l'Apôtre, blonde ou brune,
 » Mâle ou femelle ; allons ; n'importe, mets au jeu ; »
 L'un prend une ame, alors d'une main peu hardie,
 L'autre entr'ouvre sa bourse, objet toujours nouveau ;
 On s'assied au bord du fourneau,
 Et l'on commence la partie.
 Mais le Saint gagna constamment ;
 Le Saint, par une adresse aujourd'hui trop commune,
 Savoit par l'art corriger la fortune ;
 Le chroniqueur l'a dit, mais le chroniqueur ment.
 D'ailleurs, s'il employa cette utile science,
 L'intention l'excuse ; et ce fut là, je crois,
 L'unique et la première fois
 Qu'on pût tricher en conscience.
 Pour rattraper ce qu'il avoit perdu,
 Le Ménétrier confondu,
 Met double et perd encore ; un dez toujours funeste
 Roule pour lui. Dieu sait s'il jure et peste !
 Étonné d'un pareil guignon
 Il ne peut vaincre sa colere ;
 Il s'en prend à son adversaire,
 Et traite l'homme saint d'escroc et de fripon :
 Il veut dans son dépit se battre avec l'Apôtre :
 Mais ce dernier, plus fort, lui donna du souci ;
 Et le Ménétrier à ce dernier jeu-ci
 Ne fut pas plus heureux qu'à l'autre.
 Enfin il fut forcé de lui crier merci.
 Il demande pardon, il s'excuse et le prie
 De vouloir bien renouer la partie.
 Saint Pierre avoit déjà pris feu,

Peu fait aux affronts qu'il endure :
Mais pour Dieu voulant bien pardonner cette injure ;
Il lui donne revanche et se remet au jeu.

« Cette partie est la dernière, »
Dit le Ménétrier : mais hélas son guignon
Fut pire encor qu'à la première,
Et vous en savez la raison.
Le jeu le pique, il accroît son audace,
Enfin tout en rongant ses doigts,
Il joua cent mille ames à la fois,
Changea de dez, changea de place
Et n'en perdit pas moins. Alors plein de fureur,
Il frappe à grands coups sur la table,
Maudit et donne de grand cœur
Avec le jeu, son joueur même au Diable,
Saint Pierre, loin de dédaigner
Une victoire presqu'entière,
Va plein de joie à la chaudière
Pour choisir et pour emmener
Les ames qu'il vient de gagner.
Chacune le supplie aussitôt de la prendre ;
Chacune implore de son mieux ;
Ce sont des cris à ne plus rien entendre.
Mais tout à coup le perdant furieux
Accourt. Il vient dans sa rage funeste,
Oubliant tout-à-fait son maître Lucifer,
Proposer de jouer son reste.
Quel *Va-tout!* un seul coup peut dépeupler l'Enfer.
Saint Pierre accepte et chacun renouvelle
Dez et cornets de son côté :
Mais notre Saint triomphe de plus belle :
Par une raffle il a tout emporté.
Tous ces pauvres captifs sont devenus sa proie.
Dieu sait s'ils sont ravés ! tout l'Enfer étonné

Pour la première fois entend des cris de joie,
Et le Saint avec eux bien vite est retourné.
Admirez un moment sa sagesse profonde ?
Quand Lucifer sorti de ces gouffres ouverts
S'évertue à damner le monde,
Lui s'occupe du soin de sauver les Enfers.

Quelques heures après, rentre plein d'assurance
Le noir Monarque avec ses noirs soldats :
Il s'arrête d'abord, surpris par un silence
Très-inconnu dans ses États.
Mais quelle fut sa douleur, sa colère,
Quand son œil en entrant (ô comble de revers!)
Vit éteints ses brasiers, et vuide sa chaudière,
Et pas une seule ame en ses vastes déserts.
Bouillant de courroux il appelle
Le malheureux chauffeur déjà tremblant d'effroi.
« Approche, scélérat, qu'as-tu fait, répons-moi,
» Des prisonniers commis à ta tutelle ? »
« Ah, Sire ! Sire ! hélas ! calmez votre courroux. »
Le pauvre Diable a l'air, à ses genoux,
D'un linot sur qui l'aigle a déployé sa serre,
Il confesse tout, et lui dit
Qu'il a joué, perdu, que le guignon le suit
En enfer comme sur la terre.
« Quel est donc le butor, dit le Prince en fureur,
» Qui nous amena ce joueur ?
» Qu'on lui donne les écrivains ! »
Le Diable les reçut, et de tant de manières,
Qu'il jura bien que ce Ménétrier
Seroit à coup sûr le dernier
Qu'il haperoit. « Allons, qu'on me renvoie,
» Ajouta Lucifer, ce chansonnier. Holà !
» Qu'il parte. Dieu peut bien recevoir ces gens-là ;
» La cour céleste aime la joie,

» Mais moi, je n'en veux plus. » Le chanteur s'en alla
 Sans se faire prier. Il traverse la terre,
 Va sans s'arrêter un moment,
 Droit aux portes du Ciel : il y frappe, et Saint Pierre
 Le reçoit très obligeamment.
 Là des Enfers il bénit la sortie.
 Ainsi notre joueur, contre toutes les loix,
 Eut mauvais jeu, perdit tout à la fois,
 Et fit une belle partie.

(Par M. IMBERT.)



LE MOURANT

ET LE CURÉ

MESSIRE Albert, Curé du coin,
 Apprenant que sans l'en instruire,
 Certain sage en secret expire
 Et d'Oremus n'a pas besoin :
 Courons, dit-il, chez l'hérétique ;
 Mon surplis ! je vais chapitrer
 Ce payen qui veut expirer
 Sans pasteur et sans Viatique :
 Je vais, par Dieu ! l'administrer.
 Il entre et d'une voix colère :
 — Je viens au nom d'un Dieu de paix
 Exercer mon saint ministère :
 Confessez-vous, mon très cher frère,
 Et je vous communie après,
 Et puis après je vous enterre...

A ce propos si gracieux
 Le mourant ouvrant la paupière,
 Lui répond : — Hélas ! mon doux pere,
 Je voudrais souscrire à vos vœux ;
 Mais il falloit venir plus vite,
 Car le Docteur qui dans l'instant me quitte
 M'a défendu les farineux.



BARBE

CHANSON

SUR L'AIR : *Je connois un objet charmant.*

J'ai fait rencontre l'autre jour
 D'une jeune merveille ;
 J'ignorois son nom : mais l'amour
 Me l'a dit à l'oreille.
 Celle dont tant fut enchanté
 Le pauvre Roi de *Garbe*
 N'eut jamais autant de beauté
 Que la petite *Barbe*.

De toutes celles du canton
Barbe est la plus hupée ;
 Toujours sur le plus joli ton,
 On la trouve montée :
Barbe sans art et sans apprêts,
 Simple dans sa parure,
 Pour rafraîchir ses doux attraits,
 N'a besoin que d'eau pure.

Barbe décente en tous les points
 N'aime pas à paroître ;

Il faut employer bien des soins
 Pour pouvoir la connoître.
 Dans le cercle le plus étroit,
 Elle vit resserrée,
 Et n'en obtient que mieux le droit
 De plaire et d'être aimée.

Il faut un petit Comité
 Pour que *Barbe* s'y plaise
 Et le lieu le plus écarté
 La met plus à son aise ;
 Elle sait qu'un air trop ouvert
 Pourroit prêter à rire,
 Et que la gêne au plaisir sert
 Plus qu'elle n'y peut nuire.

De me faire un mauvais accueil,
 Toujours elle se garde ;
 Ce n'est jamais que d'un bon œil
 Que *Barbe* me regarde ;
 Quand j'entre, de vives couleurs
 Je la vois animée,
 Et quand je la quitte, de pleurs
 Elle est toute inondée.

Barbe a le plus joli voisin
 Qui soit dans le village :
 Mais je le trouve un bon humain
 Et j'en prens peu d'ombrage ;
 Il est à mettre dans la main :
 C'est la meilleure pâte ;
 En fait de plaisir, je n'ai rien
 Que le voisin n'en tâte.

Enfin de *Barbe* je suis fou :
 Je n'ai plus d'autre envie ;
 Près d'elle, dans un petit trou,
 Je passerois ma vie :
 Pour trouver semblable bijou
 Sur la machine ronde,
 C'est en vain qu'on iroit d'un bout
 A l'autre bout du monde.





LA CHAPELLE DE VÉNUS

SORTANT de l'humide séjour
Vénus fut conduite à Cybele :
C'étoit pour plier l'immortelle
A l'étiquette de la cour :
Au ton grave de son modele
Pouvoit-elle se conformer ?
L'art de plaire et de tout charmer
Est la dignité d'une Belle.

C'étoit toujours nouveau chagrin :
La majesté d'une Déesse
Ne permet pas qu'au jour paroisse
L'albâtre arrondi d'un beau sein.
Fuyant sa tutrice incommode,
Vénus s'échappe un jour des cieus,
Pour chercher un climat heureux
Où les appas soient plus de mode.

Elle fixe ses pas errans
Auprès d'un temple de Cybele :
Une indulgence solennelle
Le remplissoit de pénitens ;
Voyant une foule si grande,
Un projet lui vient aussitôt :
C'est d'arrêter chaque dévôt
Et de s'appliquer son offrande :

Un simple autel naît dans les champs :
Des fleurs font toute sa richesse :
Mais Vénus en est la prêtresse,
Et les amours les desservans.
La foule avec idolâtrie
A son oratoire se rend :
C'est que le cœur est bien fervent,
Lorsque c'est la beauté qu'il prie.

Cybele sans adorateurs
N'avoit pas même un sacrifice :
Ah ! lui dit une jeune novice,
Il n'est plus de foi ni de mœurs :
Faut-il qu'émule de Cybele
Vénus entraîne les passans ?
Pour le temple, ils n'ont plus d'encens ;
Ils brûlent tout à la chapelle.

